



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de DEMERSON (Guy), VERDIER (Maurice-F.),  
« Composition et publication de la Seconde Journée (M. -F.  
Verdier) », *Œuvres poétiques*, Tome IV, *La Bergerie divisée en une  
Première et Seconde Journée (1572)*, BELLEAU (Rémy), p. 73-81

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5879-8.p.0068](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5879-8.p.0068)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre  
moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2001. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## COMPOSITION ET PUBLICATION DE LA SECONDE JOURNÉE

(M. -F. VERDIER)

Dès 1565, Belleau prévoyait une suite à la *Bergerie*, puisque celle-ci se termine par ces mots :

*Fin de la premiere journee.*

La suite est donc publiée en juin 1572. Notre texte reproduit, comme pour la Première Journée, celui de l'exemplaire de la Bibliothèque Municipale de Bordeaux (cote B 5263).

On peut penser que le poète ne s'est mis de nouveau à écrire qu'après la publication des *Larmes*, en 1566 (voir t. III) et qu'ensuite il a travaillé aussi bien à la refonte de la *Premiere Journée* qu'à l'élaboration de la *Seconde*. C'est cependant cette dernière qu'il termine d'abord, comme en témoigne la dédicace, datée du 12 mai 1572, et il lui faudra plus d'un mois pour mettre au net la première partie de l'ouvrage<sup>1</sup>.

Il y a donc eu un certain désordre dans l'impression, ce qui expliquerait que chaque « Journée » ait sa pagination et que l'on trouve les pièces liminaires dispersées en trois endroits : au début de l'ouvrage, puis après la fin de la *Premiere Journée* (sonnets de Garnier et de Tabourot, sur des feuillets non numérotés, mais qui font allusion à des poèmes de la *Seconde Journée*) et enfin, après la page de titre de cette dernière, deux distiques latins de Dorat<sup>2</sup>. Quant à la *dédicace*, tous les critiques s'accordent pour dire que « Monseigneur Loys, Monsieur de Lorraine » désigne le troisième fils du duc de Guise (il a alors 17 ans), qui deviendra, comme son oncle, évêque de Metz, puis Cardinal de Guise. Il sera assassiné, un jour après son frère Henri, sur ordre du roi, en décembre 1588. Mais revenons aux

---

1 Exactement le 19 juin. Le même jour Belleau donne l'ordre d'imprimer.

2 Il se peut aussi que les amis aient remis leur liminaire en retard.

*Pièces liminaires*, qui sont nombreuses, alors que la *Bergerie* de 1565 n'en comportait aucune. Belleau en effet résidait à Joinville et n'avait pu communiquer son texte à ses amis. Il est maintenant bien installé à Paris, fréquente les salons, où il rencontre de jeunes écrivains. Belleau remercie par des *dédicaces*<sup>1</sup>, mais il offre aussi des poèmes à de jeunes nobles, dont il a connu certains à Joinville (d'Herville, d'Haplaincourt et La Pierre, mais aussi La Chargue et Marmaigne), comme à des compatriotes (le « sieur de Nogent » et N. Hanequin, percheron). Enfin il dédie des vers à des notables, tel François Hotman, trésorier de l'épargne, ou le seigneur Nicolas<sup>2</sup>, secrétaire du roi et signataire des privilèges accordés pour les publications. Il faut donc en conclure que la *Seconde Journée* n'a pas été écrite pour l'essentiel à Joinville, comme on l'a longtemps cru. D'ailleurs les textes en prose en témoignent : en 1565 ils atteignent un millier de lignes. En 1572 (Sec. Journée), un peu plus de 300. S'il est question, au début, du Grand Jardin, décrit avec minutie, Joinville et le château peu à peu s'estompent et disparaissent, sauf pour *Le Sifflet* ; mais où se trouve exactement le fief d'Haplaincourt ? Les « deux fontaines de vin perpétuellement coulantes », me semblent sorties de l'imagination du poète (à moins que ce soit des souvenirs de fêtes !) comme peut-être aussi les noces célébrées au château d'Enhaut !

La prose n'a donc plus le rôle important qu'elle tenait en 1565 : peu de descriptions, absence de la petite communauté de Joinville, pas de pages pleines de lyrisme et d'émotion devant des objets d'art ou pour exprimer des sentiments personnels<sup>3</sup>.

Au fond, ce qu'on peut reprocher au poète, c'est d'avoir donné une pareille suite à la Première Journée de 1565. Pourquoi n'a-t-il pas suivi l'exemple de Du Bellay, qui, après avoir écrit *le Premier livre des Antiquitez de Rome*, a donné à l'ouvrage

1 Absentes en 1565, sauf pour deux odes (à la reine et au duc de Guise).

2 A qui seront offertes plusieurs des *Petites Inventions* de 1573-74.

3 Au point que la prose disparaît de ces sonnets (f 64) jusqu'à *l'Epithalame* (f 90 v). Par la suite, elle n'aura pour rôle que d'introduire le poème suivant.

suisant un autre titre, celui de *Regrets*, parce que les thèmes sont différents, tout autre le regard sur Rome, plein de tristesse et d'amertume ? Belleau éprouve les mêmes sentiments au début, mais sa Seconde Journée est à rapprocher, à mon avis, plutôt des *Divers jeux rustiques* du même Du Bellay, notamment à cause de la diversité des sujets.

Belleau, me semble-t-il, veut rivaliser avec ses amis poètes (renaissants et parfois étrangers) : utilisation de personnages mythiques (clin d'œil au Ronsard des *Hymnes*), *Épitaphe* du chien Travail, qui fait écho aux poèmes semblables de Magny et Du Bellay, portrait d'une sorcière, inspiré par Ovide et l'*Arcadia*, des églogues marines (une nouveauté), avec encore comme source Sannazar, un *corpus* de « Baisers », beaucoup plus important que celui de Jean Second, qu'il utilise en partie, traduction de textes bibliques (ou adaptation) et de l'œuvre didactique du poète grec Arat.

Belleau a donc élargi son domaine poétique. De plus il innove assez fréquemment. On l'a vu pour Sannazar, mais on notera que plusieurs *baisers* ont pour source l'Arioste, d'autres Bembo ou Tebaldeo, enfin si le poète a recours à Longus, c'est pour narrer, cette fois, des amours enfantines. De même il y a une extraordinaire variété (et même innovation) dans la longueur des strophes (du distique au groupe de 14, 16 et même 20 vers), dans la longueur des vers (du trisyllabe et du vers de 6 pieds dans les strophes hétérométriques – d'ailleurs plus nombreuses – à l'alexandrin, combiné parfois avec l'heptasyllabe), enfin dans l'agencement des rimes (croisées et embrassées, associées à des rimes plates). L'utilisation de ces trois éléments permet toutes sortes de combinaisons. Exemple frappant : alors que les neuf *Prieres* de Job sont la transcription de versets bibliques, aucune n'est, sur le plan de la versification, tout à fait semblable aux autres<sup>1</sup>.

Cependant au delà de cette diversité, n'est-il pas possible de trouver un fil conducteur, car les *Baisers* introduisent une

---

1 Cf. *supra* les remarques de G. Demerson concernant la versification.

cassure ? Visiblement Belleau entreprend autre chose. Se révèlent alors les différences :

– Dans la première partie, ainsi définie (B1), les dédicataires sont peu nombreux, et, à une exception près, ce sont des amis poètes. Au contraire, dans la suite du texte (B2), ils sont une dizaine, tous jeunes nobles ou hauts personnages. Belleau est alors bien installé à Paris.

– La structure des poèmes et leur genre montrent que dans B1, sur les 32 pièces, 8 dépassent largement les 200 vers et 3 autres la centaine. La partie B2 comporte 62 poèmes, dont 4 seulement dépassent les 100 vers. Dans le reste on trouve 49 sonnets. Il y a donc une tendance à la concision et à une écriture plus alerte.

– L'étude des thèmes et des sources d'inspiration accentue encore la différence entre les deux parties : Le poète traduit d'abord les neuf prières, lues à l'office des morts. Le ton est donné. Il présente ensuite *Prométhée* et *Ixion*, tous deux finalement condamnés à un supplice éternel et effroyable. On trouve plus loin des *Complaintes*, des *Larmes*, un *Tombeau*. Sans doute le poète, quand il entreprend la suite de la *Bergerie*, n'arrive pas à surmonter son chagrin, il pleure le marquis d'Elbeuf et son épouse, si bons pour lui. Il ne comprend pas, comme Job, que Dieu le punisse aussi cruellement. Qu'a-t-il fait de mal ? La courte description de *l'Hyver* précède le portrait d'une sorcière, dont les agissements donnent le frisson. Quant aux *Pescheurs*, le premier rendu fou par une passion, non payée de retour, songe à l'exil et même au suicide. Les deux autres sont victimes à la fois de la tempête (allusion peut-être aux *Larmes*) et de la cruauté de leurs maîtresses respectives.

Bref, la tonalité générale de B1 est nettement pessimiste et exprime un profond désarroi du poète<sup>1</sup>. Tout change avec B2 : ce ne sont que *Baisers* et *Chansons*. C'est un poète enjoué, serein, en quête du bonheur, qui renaît à la vie mondaine,

1 Même dans la *Description du Printemps*, les 30 derniers vers traduisent la douleur de Belleau devant une France meurtrie par la 3<sup>e</sup> guerre de religion (1567-1568) et ses conséquences.

fréquente les salons de Villeroy et de Madame de Retz et consacre la presque totalité de ses vers à l'amour. Est-il défendu de penser que ce retournement est en rapport avec la vie sentimentale de Belleau ? Certes, le pétrarquisme est de nouveau à l'honneur et Desportes y trouvera sa réussite, mais Belleau ne s'en contente pas et trouve d'autres façons de chanter l'amour et abondamment, même dans les ajouts de la Première Journée<sup>1</sup>.

Quand Belleau s'est installé définitivement à Paris, il a dit pourquoi dans l'*Election de sa demeure*, poème publié dans la 3<sup>e</sup> édition des *Odes d'Anacréon* de 1573, mais composé bien avant cette date. Sa maîtresse *s'est faite compaigne / de Pallas Minerve aux yeux pers / et moy l'une et l'autre je sers* (v. 40-42). *Minerve*, c'est, en général, Marguerite, la sœur de Charles IX. Elle est une assidue du salon de Mme de Retz ; Belleau avait écrit pour elle, en janvier 1567, le *Chant à Madame*, lu pendant un des entractes de la représentation du *Brave* de Baif. A ces deux jeunes femmes Belleau ajoute le roi, aux vers 48-49, quand il parle de <Paris> *sejour de l'Amour espineux / et d'Apollon aux blonds cheveux* (Charles IX est en effet trop jeune pour être Jupiter). La fin du poème<sup>2</sup> est encore plus explicite :

*Et quant à moy, puisque madame  
Y fait sejour, et que sa flamme  
S'allume en moy de plus en plus,  
J'y demourray tout le surplus  
De mes ans, à fin que j'y serve  
Amour, Apollon et Minerve.*

Le poète va même plus loin : il révèle, aux vers 103-106, d'une manière sibylline, il est vrai, l'identité de la femme qu'il aime. Il l'admire,

1 Dans le même ordre d'idées, les *Petites Inventions* de 1573-74, comme les *Cornes* ou le *Mulet* révèlent un poète joyeux, dont la verve comique nous entraîne jusqu'au dernier vers, dans un rythme endiablé.

2 Vers dédiés à Amadis Jamyn (poète favori et rimeur officiel, selon Lavaud, du salon de Mme de Retz), dont on peut lire *infra* une pièce liminaire.

... quand d'une aiguille mignonne  
 Dessus la gaze elle façonne  
 Ayant son passereau mignon,  
 Les douze lettres de son nom.

Si l'on cherche, comme l'a fait U. T. Holmes<sup>1</sup>, parmi les dames de la cour ou qui fréquentaient les salons, une femme de haut rang, dont le prénom et le nom comportent autant de lettres, on trouve C-l-a-u-d-e d-e R-e-t-z. On comprend alors la passion du poète pour une personne qui avait beaucoup de charme et une grande culture. Elle parlait plusieurs langues et « avait répondu en latin à la harangue latine, adressée à Charles IX par l'ambassadeur de Pologne, qui venait proposer au duc d'Anjou la couronne de son pays »<sup>2</sup>. Elle avait d'ailleurs beaucoup de chevaliers servants (Baïf, Pontus de Tyard, Jodelle, E. Pasquier).

Cependant, c'est le fait que Belleau ait offert à Madame de Retz le poème des *Pierres Précieuses* intitulé *La Turquoise*, qui a emporté ma conviction, car elle est la douzième pièce du recueil et la seule écrite en *douzains*. Par la suite les preuves se sont accumulées :

– 1) la présence dans de nombreux poèmes de la *Bergerie* de 1572 et parfois dans les *Petites Inventions* des années suivantes du prénom *Catin*, diminutif de Catherine, second prénom de la Maréchale, qu'elle et ses amis préféraient.

– 2) le complexe d'infériorité d'un roturier à l'égard d'une femme noble, qui se traduit par ces vers d'*Ixion* (289-92) :

*Or qu'Amour soit sans yeux, si faut-il prendre garde  
 De ne voler trop haut, car qui trop se hasarde  
 Enfin mal-avisé trebuche d'un faux pas,  
 Ne servant que de fable aux yeux du peuple bas.*

Ce thème deviendra un *leitmotiv*, qu'on retrouvera dans les *Pierres Précieuses*, notamment dans l'*Héliotrope* (v. 11-12) :

1 « The background and sources of R. Belleau's *Pierres Précieuses* » in *P. M. L. A.*, LXI (1946), p. 629.

2 Lavaud (J.), *op. cit.*, pp. 76-78.

... .. *Hà qu'il est malheureux*  
*En trop haut lieu d'honneur, qui devient amoureux.*

– 3) « La nécessité du *vécu*, *quel qu'il soit*, pour parvenir au texte reste une donnée inébranlable », dit, à propos de Belleau, M. Tetel<sup>1</sup>. Un simple jeu poétique, qui consiste à prendre pour Muse une jeune femme (en 1572 Mme de Retz a 29 ans et le poète 45), n'aurait pas duré si longtemps (de l'installation de Belleau à Paris, entre 1567 et 1570, jusqu'aux dernières semaines qui ont précédé sa mort : moment où il écrit la *Pierre d'Azur*, le bleu étant la couleur préférée de l'aimée). Il y a des accents, qui ne trompent pas !

– 4) L'existence enfin de quelques sonnets amoureux, révélés par l'édition posthume (sans nom, il est vrai, mais était-ce nécessaire si le poème était remis en mains propres ?) laisse à penser qu'il y a eu, du moins à certaines périodes, une amitié moins rigoureuse.

Quoi qu'il en soit on ne peut nier que cet amour non partagé reste une des clefs du recueil de 1572 et notamment de la *Seconde Journée* : la métamorphose, si prisée par Belleau est, dans le domaine de la passion, synonyme de lente destruction, d'altération due à la violence du sentiment. Ainsi pour Guy Demerson, « *Les Amours de David* représentent l'invasion du venin amoureux [...] et le bouleversement physiologique d'un être, dont la nature est violentée »<sup>2</sup>.

De tout cela le poète prend peu à peu conscience. Aussi, dès la fin des *Prières*, il entre immédiatement dans le vif du sujet avec un personnage mythologique, *Ixion*, prêt à commettre un acte adultérin et sacrilège avec Junon. Curieuse coïncidence ! N'est-il pas lui-même épris d'une femme mariée et de haut rang ? En tant que chrétien a-t-il le droit de chercher à s'en faire aimer ? Apparemment à la fin du livre, il n'a pas trouvé de solution, puisqu'il évoque la passion coupable et criminelle du

1 « La poétique de la réflexivité chez Belleau » in *Studi Francesi*, XIX-1 (1985), p. 7.

2 « Poétique de la métamorphose chez R. Belleau », in *Poét. de la métamorphose à la Renaissance*, Saint-Etienne, 1982 (voir surtout pp. 134 et suiv.).

roi biblique, David. Et pourtant il a inséré dans son livre une *Eclogue sur la guarison d'amour*, ce qui n'empêche pas ses *Pescheurs*, victimes de maîtresses cruelles, de se lamenter et de cesser tout travail. L'un d'eux songe même à se suicider. La sorcière de *l'Hyver* n'échappe pas non plus aux ravages de la passion et se déclare prête à faire périr celui, qui refuse de l'aimer.

Auparavant il a tenté avec un ami (qui n'est sans doute que lui-même !) de trouver la cause du mal d'amour et en découvre l'origine : « l'intemperature (= manque d'équilibre des humeurs) du corps est la source et l'origine des passions, et perturbation de l'âme : la passion alteration, et alienation des sens, cause que le desir et la volonté de l'esprit, perd sa legitime et naturelle action »<sup>1</sup>.

On peut donc penser que Belleau vit sa passion comme une obsession. En effet bien des poèmes, adressés à ses amis, évoquent les difficultés rencontrées par les amoureux, avec le plus souvent des références personnelles :

– Si Belleau traduit la *Cicada* de Passerat, c'est sans doute pour honorer son jeune ami champenois, mais aussi et surtout, parce qu'il met en parallèle cet insecte et l'amant éploré qu'il est<sup>2</sup>.

– Dans les strophes au *Seigneur R. Garnier*, il se met en scène : il renonce à l'amour, opte pour la chasteté et la quiétude. Mais son amie l'enlace (phantasme érotique !) pleure et l'attendrit. Ne pouvant se montrer impitoyable, il renoue avec les délices de l'amour.

– Enfin quand il s'adresse au *Seigneur d'Herville*, il admoneste le dédicataire et sa Catherine, peut-être momentanément brouillés : leur amour est réciproque (comme

---

1 Début du texte en prose, introduisant *Le Pescheur*. La nature de l'amour avait déjà été évoquée dans la *Bergerie* de 1565 (p. 68 suiv.), mais sans réponse valable. Ici l'analyse d'allure scientifique semble être inspirée par le *Commentaire sur le Banquet de Platon* de Ficin.

2 Voici des vers caractéristiques : « De mesme corps nous sommes toy et moy / Et de semblable vie, / Tu n'as que la seule voix / Et la seule voix me reste ».

le poète voudrait pouvoir en dire autant !), ils sont heureux, qu'ils profitent de leur jeunesse.

La *Seconde Journée* a ceci de commun avec la *Première* qu'elle débute dans la douleur et le désespoir pour atteindre au bonheur. Mais chacune se termine sur une note mélancolique. En 1565, Belleau regrette que son sommeil, qui a prolongé la merveilleuse journée passée au château, soit interrompu par la venue de l'aurore. Mais, comme s'il pressentait le drame de 1566 (la mort du marquis d'Elbeuf et de son épouse), il « garde raison » et se dit que tout ici-bas est sujet au changement. Il sait bien que le bonheur connu à Joinville ne durera qu'un temps.

De même, après avoir, dans la seconde partie du texte de 1572, chanté l'amour sous toutes ses formes, il clôt le recueil sur une note plus sombre par le rappel de la mort de Du Bellay et l'évocation de l'amour adultérin et criminel de David et de Bersabée.

La *Seconde Journée* n'a pas eu, jusqu'à nos jours, bon renom et son auteur, si l'on en croit la dédicace à Mgr Loys, regrettait le manque de composition de son œuvre, « livre ramassé de pièces rapportées ». En fait ce recueil révèle un Belleau tantôt vraiment désespéré comme Job, tantôt goûtant pleinement la vie comme Simon Nicolas, au début enfermé dans sa solitude (car l'ami et le pêcheur du Grand Jardin ne sont finalement que des doubles) et plus tard entouré d'amis, sans cesse en quête de sentiers « non battus » et aussi de nouveaux rythmes lyriques, ballotté entre une violente passion sans issue et la volonté très souvent affichée (mais seulement affichée) d'y renoncer. Ne serait-ce pas le fil conducteur de cette *Seconde Journée* qui décrit un itinéraire poétique, spirituel et passionnel ? C'est en quelque sorte le journal en vers de la vie du poète entre 1566 et 1572.

Maurice F. VERDIER